

1. La Havane

– Plus fort Yuvia ! Il faut crier plus fort ! Il faut que ton nom vole au-dessus des vagues. À trois on recommence. Un... Deux... Trois...

– YU-VIA ! RO-DRI-GO ! RA-FA-EL !

– Encore plus fort ! YU-VIA ! RO-DRI-GO ! RA-FA-EL !

Rodrigo, Yuvia et moi, on aime venir les jours d’orage sur la baie du Malecón¹, qui est comme un sourire ouvert sur l’océan. On grimpe sur les rochers qui s’avancent le plus loin dans la mer et on crie nos noms face aux vagues.

– Tu vois, tu y arrives ! Allez, encore une fois ! Chacun son tour ! À toi Yuvia !

– YU-VIAAAAAAAAA !

– RO-DRI-GOOOOOO !

– RA-FA-EEEEEEEL !

Et nos noms criés survolent la colère du grand océan.

– Attention !

1. Allée longeant la mer au nord de La Havane, à Cuba.

Mais la colère de la mer est indomptable et souvent elle essaie de nous emporter avec elle. Parfois Yuvia ou Rodrigo se laissent entraîner. Mais ce n'est pas bien grave, ils parviennent toujours à se raccrocher aux rochers. Moi, ça ne m'arrive jamais : je suis le seul à savoir résister à la fureur des vagues.

– Où est Rafael ?

– Il s'est peut-être laissé emporter... Rafael ! Rafael !

– Rafael, où es-tu ? Rafael, réponds-nous !

– Rafael ! Rafael ! Réponds, ce n'est pas drôle !

– Il ne répond pas... Tu crois qu'il s'est noyé ?

– Mais non, Yuvia, ne t'inquiète pas, Rafael est un bon nageur... Il ne doit pas être bien loin !

– Je suis là ! Ah ah ah, je vous ai bien eus ! Vous avez cru que j'étais mort, hein ?

Et Yuvia et Rodrigo se lancent à ma poursuite le long du Malecón. Ça se passe toujours comme ça ! On court jusqu'à la maison. On traverse toute La Havane en riant et en filant à vive allure. C'est qu'on veut être rentrés avant que le soleil ne soit couché.

*

Car, une fois le soleil couché, c'est la fête dans la rue Lamparilla où nous vivons tous les trois. Chaque soir, à la nuit tombée, tout le monde se donne rendez-vous au fond de la cour sous un toit de fils et de draps tendus. Les hommes et les femmes apportent des congas, des caisses

de bois récupérées sur le port, tout ce qui leur tombe sous la main et qui peut servir d'instruments. Tout le monde chante et danse jusqu'à très tard dans la nuit. Même la Vieille Jaba² est là, qui chante de sa vieille voix chaude et cassée. La Vieille Jaba, elle a la bouche qui tombe et les hanches fortes qu'elle soutient toujours de ses mains, des mains abîmées par le savon et l'eau froide, des mains sans tendresse. Ce n'est pas qu'elle n'aime pas, la Vieille Jaba, c'est juste qu'elle a le cœur fermé, elle ne l'a pas ouvert depuis trop longtemps. Mais ce n'est plus vraiment la même dans ces moments-là. Son cœur, par ce chant de douleur et d'amour, s'ouvre tout à coup. Et elle devient belle comme un oiseau.

Nous dansons et jouons la musique de la vie, et plus rien n'existe que nous et les étoiles qui pointent entre les draps. Et chaque nuit une marée de joie inonde la rue Lamparilla à en éclabousser la lune.

Mais arrive toujours un moment où il faut aller se coucher, où je dois suivre la Vieille Jaba jusque dans sa chambre, au fond de la cour, au bout de la rue Lamparilla³. C'est drôle qu'on l'ait appelée comme ça, car chez la Vieille Jaba, il y a toujours une bougie allumée. Je crois qu'elle a peur que la mort vienne la chercher pendant son sommeil : elle préférerait mourir de fatigue plutôt que de dormir dans le noir. Heureusement, la Vieille Jaba finit toujours par plonger dans un sommeil profond. Alors je

2. Jaba : panier en osier.

3. Chandelle.

quitte la chambre sans faire de bruit et sans qu'elle ne s'aperçoive de rien. Et je file chercher Yuvia, qui dort dans la chambre d'à côté avec ses parents, ses grands-parents, ses oncles, ses tantes et tous ses frères et sœurs. Il y a des lits jusqu'au plafond ! Je crois qu'un jour il va leur tomber sur la tête. Je n'ai qu'à gratter derrière sa porte et Yuvia me rejoint tout de suite après. Nous nous faufile sans faire de bruit dans le long couloir, nous ouvrons la porte de la maison – qui grince toujours un peu mais qui n'est jamais vraiment fermée – et enfin nous courons dans les rues désertes qui n'appartiennent qu'à nous.

*

Nous traversons vite la rue Obrapia en passant par l'avenue Mercaderes et ses maisons bleu et blanc où nous ne sommes jamais entrés. Puis nous courons dans la rue Obispo, avec toutes ses boutiques où on ne va jamais non plus. Plus loin encore, quand on avance vers le port, il y a la rue Empedrado et le parc Cervantès. C'est notre refuge à Yuvia et moi.

Le parc Cervantès est entouré d'un muret et est surveillé par un garde. Mais comme il dort toujours, on grimpe sur le petit mur sans jamais se faire voir. On saute et on traverse le parc. Au milieu, il y a un arbre immense, le plus haut que personne n'ait jamais vu. Et on grimpe tout en haut du ceiba⁴, même si c'est interdit.

4. Grand arbre tropical.

Notre ceiba – car c’est notre arbre à Yuvia et moi –, c’est l’arbre le plus vieux du monde. Même que ses racines vont jusqu’en Afrique, le pays de nos ancêtres ; et que ses branches s’élèvent très haut dans le ciel, jusqu’aux dieux qui nous observent. Quand on met son oreille contre son tronc, les anciens nous parlent et nous protègent, je les ai entendus plusieurs fois.

Dès qu’on arrive tout en haut du ceiba, Yuvia me raconte des tas d’histoires. Elle est très douée, elle en imagine des différentes à chaque fois ! Elle dit que quand elle sera grande, elle les racontera à ses enfants, pour que leur vie soit encore plus belle. Alors en attendant, elle s’entraîne avec moi. Yuvia, elle rit tout le temps, et son rire est comme une pluie de perles de rosée. Elle invente toujours des histoires qui finissent bien, où tout est possible et où tout le monde fait n’importe quoi. Et on rit tellement fort que je suis sûr que la Giraldilla⁵ nous entend et que notre joie la console. Le seul qui ne nous entend pas, c’est le garde. Mais ça, ça nous arrange bien !

La Giraldilla est toujours là, fidèle, bravant le vent et la pluie, le regard fixant la mer, attendant son amant qui ne reviendra pas. C’est Yuvia qui me l’a raconté. Un jour, son mari est parti en mer et il n’est jamais revenu. Mais elle a passé toute sa vie à attendre son retour, sans bouger. Si bien qu’elle s’est transformée en statue et qu’elle est toujours là, surplombant les toits, le regard perdu dans l’océan.

5. Statue de bronze représentant une femme face à la mer à La Havane.

*

Avant l'aube, Yuvia rentre chez elle pendant que les autres dorment encore. Pas moi. Je sais que si la Vieille Jaba ne me voit pas à côté d'elle à son réveil, elle ne s'inquiétera pas. Elle a l'habitude. Elle sera juste très en colère quand je la retrouverai le soir venu. Moi, je vais sur le port.

C'est là, dans la douceur de l'aurore, que j'ai rencontré le Vieux. Le soleil n'était pas tout à fait levé et pourtant, le Vieux était là, face à l'océan. Le Vieux est toujours là. Il ne bouge jamais. Un jour, comme la Giraldilla, je crois qu'il sera changé en statue.

Même s'il est toujours là, même si on le voit à chaque fois qu'on vient sur le port, Yuvia, Rodrigo et moi, on ne lui parle jamais. C'est que c'est un Chinois et Yuvia dit que les Chinois portent malheur. Alors on ne lui parle pas. Mais ce jour-là, je me suis assis à côté de lui, je ne sais pas pourquoi.

– Ah, te voilà l'anguille ! qu'il a dit.

Mais moi, je n'ai rien répondu. Je ne suis pas une anguille... Et nous sommes restés comme ça, sans parler, à écouter le souffle de l'océan et les murmures d'amour de cette nuit qui s'achevait. Puis le soleil s'est levé, éclairant le sourire du Malecón. Et je suis parti.

– À demain, petite anguille noire !

– À demain ! j'ai répondu.

Et c'est comme ça que tout a commencé. Chaque

jour, je suis retourné voir le Vieux. Il était toujours là, sur le même rocher, des journées et des nuits à pêcher et à écouter la mer : heureux tout simplement. Et moi, heureux d'être à ses côtés.

*

Un jour, comme ça, sans raison, la Vieille Jaba me serre dans ses bras. La Vieille Jaba, elle ne me serre jamais dans ses bras. Elle me dit :

– Suis-moi !

Je la suis sans rien dire. Avec la Vieille Jaba, il ne faut pas trop poser de questions. De toute façon, elle ne répond que quand elle en a envie. Et là, je sens bien qu'elle ne me répondra pas.

Nous traversons la Vieille Havane. Le soleil se lève à peine et couche ses premiers rayons sur les pavés jaunis. Nous marchons longtemps. Très longtemps. Puis nous arrivons sur le quai d'où partent les bateaux. Je vais souvent danser sur l'embarcadère, qui est comme une fossette accrochée au sourire du Malecón : les marins me donnent des anguilles en échange. Mais cette fois, je devine que la Vieille Jaba ne m'emmène pas danser.

Elle s'arrête. Il y a un homme devant elle. Un homme blanc, avec un grand manteau et un chapeau de feutre gris. Elle lui dit :

– Le voici.

L'homme lui glisse des billets dans la main. Beaucoup.

Puis il me prend par le bras, enfonce ses ongles dans ma chair et m'entraîne avec lui. Je crie bien sûr mais il n'y a rien à faire. Il est bien trop fort. Et la Vieille Jaba est déjà presque partie, boitillant sur les pavés dorés par la lueur de l'aube, son *jaba* au bout du bras. Elle ne se retourne même pas.

L'homme me traîne jusqu'à un bateau – je n'en ai jamais vu d'aussi grand. Et il me jette au fond de la cale, dans le noir.

– Si tu cries, je te jette aux requins.

Il y a juste un rayon de lumière venant d'une petite fenêtre, ronde comme un soleil. J'y colle mon nez. Je regarde sur le port. Et je vois le Vieux. Il est là, assis sur son rocher, face à l'océan. Il me dit :

– Au revoir, petite anguille.

Je le lis dans ses yeux.

– Au revoir...